

Combien de mondes différents se croisent-ils en un seul ? Lorsqu'une maison déménage dans un autre village, qu'arrive-t-il à ses habitants ? Et s'ils restaient là, dans l'âme de la maison et qu'elle continuait à porter leurs rêves ? Des ombres mystérieuses parcourent les allées la nuit, se reflétant dans les murs. Avez-vous vu quelqu'un cueillir des rayons de lune et les tisser en tapis, en les entrelaçant avec des fleurs, des branches et des racines ? Les maisons se rejoignent ici, entre montagne et mer. C'est toujours ici que se croisent tous les chemins forestiers. Terre, bois et pierre. Eau, air, feu, lumière et ténèbres. Tous les royaumes sont ici. Chaque maison est un village entier, chaque village est un royaume. Sur les objets, les anciens ont laissé des signes et des couleurs pour nous, et ceux qui viendront après nous. Princesses, princes, rois, ogres, sorcières ou gens ordinaires. Mais qu'est-ce qu'un homme ordinaire ? Il y a des jours où des monstres féroces se battent pour l'amour et la richesse. Il y a des nuits où un enfant égaré perd un chemin connu, découvrant de nombreuses autres façons de rentrer chez lui. Les moulins broient en secret, les animaux tiennent des conseils, les maisons s'animent et arpentent les allées la nuit. Les dessins sur les assiettes, sur les tapis et sur les chemises, les incrustations sur les piliers deviennent des mots à travers lesquels nous apprenons comment les autres ont vécu et rêvé. Ceux qui habitaient les maisons, sculptaient le bois, façonnaient l'argile, tournaient le fuseau, donnaient une nouvelle forme au fer en fusion. Ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. Les habitants des histoires. Les maisons et les gens du Musée ASTRA.



Le Sentier détourné

Ovidiu Baron, Ancuța Ilie

Ovidiu Baron

Ancuța Ilie

Le Sentier détourné



Le Sentier détourné

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României

BARON, OVIDIU

Le sentier détourné : conte illustré / Ovidiu Baron, Ancuța Ilie. - Sibiu :

Astra Museum, 2022

ISBN 978-606-733-341-1

I. Ilie, Ancuța

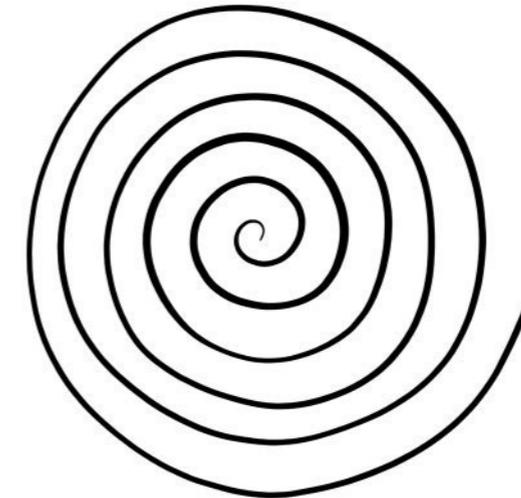
821.135.1

Ovidiu Baron

Ancuța Ilie

Le Sentier détourné

conte illustré



Traduit par Ovidiu Baron

Révisé par Gilles Fournel et Ioana Iosa

2022 © Éditions „ASTRA Museum”

www.muzeulastra.com

office@muzeulastra.com

ASTRA Museum



1

L'enfant commença à malaxer un morceau d'argile dans un grand pot. Il avait trouvé un bâton sous un chêne au bord de l'allée et avait d'abord songé à en faire une épée ou un fusil. Il les avait imaginés avec le pouvoir de son esprit, comme les jouets sont généralement fabriqués. Il s'était même un peu disputé avec un gamin qui l'avait vraiment énervé la semaine dernière, l'appelant rêveur devant trois filles. C'était dommage, d'autant plus qu'il aimait bien l'une d'entre elles. Parfois, il se rendait compte qu'il restait des minutes à penser à ses boucles dorées et à la façon mystérieuse dont elle lui souriait quand il leur arrivait de se rencontrer tous les deux quelque part. Alors c'était vraiment un rêveur, il en était conscient, mais le dire comme ça, tout haut, devant les filles !

6

En fait, il n'était pas assez en colère pour provoquer ce garçon en duel. Il mit en joue l'horizon et tourna sur lui-même. Il aperçut deux chats, un poteau de maison, une fenêtre et s'étonna de tomber sur un renard. Pensant qu'il s'était trompé, il posa le bâton-fusil de côté et s'approcha de la clôture en osier. Dans la cour, sous un pommier chargé de fruits qui commençaient à mûrir, le renard reniflait et poussait, ennuyé, les pommes tombées, déçu de ne pas trouver meilleure pitance. Une pomme, poussée par le renard avec son museau, roula sous la clôture, et tandis qu'il la suivait, curieux de savoir où elle s'arrêterait, le renard disparut du champ de vision du garçon. Il le chercha partout pendant un moment, à travers les buissons voisins, puis se retourna pour voir s'il ne se cachait pas juste derrière lui, car c'est souvent là que se cachent les personnes, les animaux ou les choses qu'on cherche.

Le garçon considéra le bâton avec un certain dédain.

- Je ne tirerai sur personne aujourd'hui, a-t-il dit.



Il voulut lancer le bâton, mais s'arrêta au dernier moment.

- Peut-être qu'il sera encore bon à quelque chose, se dit-il.

Un peu plus loin, il tomba sur une porte grande ouverte, il entra, puis marcha sur quelque chose qui faisait un bruit de verre brisé. Au sol, il y avait beaucoup d'éclats colorés, mais placés dans un certain ordre, car ils se ramifiaient de manière assez cohérente vers l'avant, d'un côté et de l'autre, et même vers l'arrière.

- Je suis vraiment un rêveur, se dit-il. Je les ai dépassés sans les voir.

7

Il s'approcha d'une petite maison en bois et reconnut, au premier coup d'œil, l'un des poteaux qu'il avait visé plus tôt. Le poteau avait des incrustations au milieu et s'amincissait vers le haut, où il soutenait le toit en



tuiles de bois. Deux lucarnes rondes regardaient curieusement le garçon, en clignant de temps en temps. Elles se laissaient tomber sur le toit, comme des sourcils noirs, puis se levaient comme deux yeux vides. Près du mur de la maison, il vit un monticule d'argile noirâtre et brillante, dont il prit un morceau. Il recula et le lança vers l'une des lucarnes, qui se ferma immédiatement. Le boulet improvisé lui revint, et le garçon l'attrapa et le lança vers la deuxième lucarne, qui se ferma comme la première.

- Qui a entendu parler de maisons qui clignent des yeux !? dit l'enfant.

- Nous ne sommes pas que des maisons, lui dit une voix, et il courut effrayé de l'autre côté de la porte.

Il se rendit compte que les éclats étaient les racines, le tronc et les branches d'un arbre couché sur le sol.

- Je rêve probablement, mon copain avait raison.

À travers les deux lucarnes sortaient maintenant des volutes de fumée aussi fines qu'un léger brouillard.

- Tu ne rêves pas, a dit la maison. Nous sommes des âmes. Nous étions toutes autrefois de vraies maisons, habitées par des gens. Ensuite, nous avons été vendues ou même données pour rien. Ils nous ont amenées ici. Les gens viennent nous regarder comme au cirque.

- Êtes-vous si malheureuses? demanda l'enfant.

- Pas vraiment, on exagère parfois. Beaucoup de gens nous passent devant et on entend toutes sortes d'histoires. Mais il y a aussi des enfants qui nous jettent de la terre ou qui veulent nous tirer dessus. Et nous n'aimons pas ça.

- Je suis désolé, dit l'enfant. Je ne m'en suis pas rendu compte.

- Allez, ce n'est pas si grave, tu ferais mieux de jouer avec cette argile.

- Que dois-je faire d'elle ?

- Si tu avais une roue, tu pourrais faire des assiettes, une cruche ou des tasses. Mais tu peux aussi faire autre chose. Tu peux créer des gens.



L'enfant se mit à rire et la maison respira trois fois en libérant une fumée blanchâtre.

- A quoi ces gens seraient-ils bons ?



- Nous leur prêterions nos âmes et ils vivraient avec nous.

- Mais vous êtes des maisons-musées, dit l'enfant.

- Ne cherche pas, lui dit la maison, tu ferais mieux d'essayer l'argile.

L'enfant saisit à nouveau un morceau d'argile et essaya de le pétrir avec ses mains, mais l'argile ne se laissa pas façonner facilement.

- Un peu d'eau faciliterait les choses, lui dit la maison.

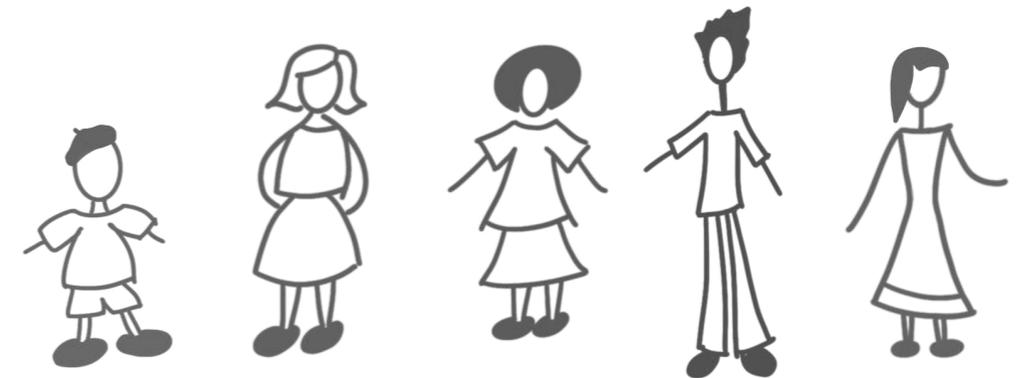
Il vit le seau d'eau, y jeta le morceau d'argile et commença à remuer avec son bâton. L'eau prit petit à petit la couleur de la terre.

- Il suffit de prendre un peu d'eau et de la mettre sur le morceau d'argile, puis de modeler.

C'était clair, enfin. Le bâton ne lui servait à rien. Il fit ce que la maison lui disait, il pétrit de l'argile dans sa main, puis il modela un petit bonhomme un peu frêle, qu'il posa sur la terrasse en terre battue.

- C'est bon, lui dit la maison. Fais-en quelques autres si tu veux.

L'enfant façonna quatre autres petits hommes. Il lui semblait qu'ils avaient des visages familiers. Il les laissa seuls et se souvint soudain qu'il était venu avec son père. Ce dernier était resté au bord du lac, pour manger



une glace. L'enfant partit le rejoindre sans plus attendre.

- Viens plus tard, l'invita la maison. L'âtre est chaud, je vous attends avec du pain azyme et du maïs.

Mais l'enfant fit semblant de ne pas entendre. Il ne vit personne sur le chemin du lac. Arrivé là-bas, il appela son père à plusieurs reprises, sans aucune réponse. Il n'y avait personne. Il fit le tour du lac et arriva à un moulin aux voiles blanches. Il s'assit sur un banc et réfléchit à ce qu'il devait faire.

- Il a dû s'égarer, dit quelqu'un.

- Qui est là ? cria l'enfant.

- Je disais au moulin à côté de moi que tu t'es perdu. Mais n'aies pas peur, tu es en sécurité parmi nous.

- Qui es-tu? demanda l'enfant.

- Je m'appelle Lablanche, dit le moulin. Le voisin à ma droite s'appelle Lechapeau.

- Quel nom bizarre ! dit l'enfant.

- Il s'appelle ainsi parce qu'il garde toujours son chapeau sur sa tête. Il l'aide à tourner dans le sens du vent.

- Comment cela?

- Le vent fait tourner nos ailes, et elles font tourner la roue qui moud le maïs et le blé.

- Moulait, l'a corrigé l'enfant, car vous ne le faites plus depuis longtemps.



- Tu fais erreur, le corrigea une voix plus grave, venant de la direction de Lechapeau. Nous broyons toujours, mais en secret.

- Reste avec nous ce soir et tu verras, l'exhorta Lablanche.

- J'aimerais bien, dit l'enfant, mais mes parents vont s'inquiéter.

- Quel est ton nom? demanda Lechapeau.

- Paul, répondit l'enfant.

- Écoute, je n'ai fait cela pour personne, mais si tu passes la nuit au musée, nous partagerons nos secrets avec toi, lui dit Lechapeau.

- Tes parents ne sauront rien, ajouta Lablanche. Une de nos amies est douée pour les sorts. Elle s'appelle Lasorcière. Elle sait soigner avec des



plantes, endormir, éloigner le mal et, en plus, elle fait rêver magnifiquement. Elle vit là-bas sur la crête de la colline, dans cette forêt. Elle peut endormir les tiens profondément, et demain vous vous reverrez comme si de rien n'était.

- Ou dans quelques jours, proposa Lechapeau.

- Tu pourrais même rester ici et personne ne le saurait, ajouta Lablanche.

- Non, la contredit Lechapeau, ce n'est pas une bonne idée. Nous nous préparons à partir. On ne peut pas le laisser ici.

- Pour aller où? demanda Paul.

- Quelle question! s'exclama Lechapeau. A la maison. Nous voulons tous rentrer à la maison. N'est-ce pas les copains ? cria-t-il et un bourdonnement d'approbation se fit entendre tout autour.

- Mais c'est beau ici aussi, dit Paul.

- C'est vrai, mais les lieux de notre enfance nous manquent. Et les gens de cette époque-là aussi.

- Qui ont disparu..., observa Paul.

- Tu as raison, d'une certaine manière, dit amèrement Lablanche. Mais nous pouvons aussi voyager avec nos pensées.

- Je suis rassuré, dit l'enfant. Je voyage aussi comme ça.



2

Lablanche lui montra le chemin vers Lasorcière et il se mit en marche, passant devant plusieurs autres moulins à vent, qui l'accueillirent en faisant joyeusement tourner leurs roues. L'un d'eux poussa un grincement aigu et s'arrêta rapidement, honteux. Paul atteignit les arbres et monta vers la maison. Sur les feuilles sèches, l'écho de ses pas s'entendait uniformément, harmonieusement. Une mésange commença à gazouiller quelque part et plusieurs autres oiseaux l'accompagnèrent. Il faisait noir pour de bon. Si des réverbères à lumière jaunâtre étaient allumés dans les allées, ici, parmi les arbres, on apercevait seulement quelques traînées de lumière de temps à autre comme tombées de la lune. Deux d'entre elles frappaient aux fenêtres de la maison, mais le garçon n'était pas tout à fait sûr que ces lumières-là provenaient de l'extérieur.



- Il n'était pas nécessaire de se déplacer jusqu'ici, dit Lasorcière. J'ai déjà tout fait. Tes parents dorment profondément, heureux de leurs rêves.
- Merci, dit l'enfant, je ne voulais pas qu'ils s'inquiètent.
- Tu es un bon garçon, dit Lasorcière. Tous les enfants ne pensent pas



que les adultes aussi peuvent avoir des soucis. J'ai jeté un autre petit sort pour toi en guise de récompense. Tu comprendras plus tard. Plusieurs sorts même. Par exemple, j'ai tiré le bord de cette nuit, je l'ai rendue vraiment longue, pour que tu passes le plus de temps possible avec nous. Mais je ne sais pas si je l'ai fait uniquement pour toi.

L'enfant ouvrit la porte et entra dans la maison. Sur le sol, ses pas s'entendaient comme des claquements secs. Il regarda par la fenêtre et vit avec étonnement une forêt complètement différente de celle qu'il avait traversée. Il était arrivé parmi des chênes et des charmes, et de l'intérieur de la maison il pouvait voir à présent, à travers la fenêtre de Lasorcière, des troncs de bouleaux blancs. Il y avait un peu plus de lumière dans cette forêt, il pouvait voir sans peine à cinquante ou soixante pas devant lui.

- M'avez-vous jeté un sort aussi? demanda l'enfant.

- Pas vraiment. J'aime bien ça, passer d'une forêt à l'autre. Tu peux sortir faire une petite balade, fais juste attention à ne pas trop t'éloigner de moi, sinon tu risques d'être prisonnier dans un autre monde et ce sera terriblement difficile d'en revenir.

Paul s'en alla lentement à travers la forêt. C'était un silence parfait, comme il n'en avait jamais rencontré auparavant, même ses pas ne pouvaient être entendus. Pour se convaincre qu'il était dans une vraie forêt,





il s'approcha d'un bouleau et frappa légèrement son tronc, comme on tapoterait le dos d'un ami. Puis il fit de même avec deux autres bouleaux, c'étaient de vrais arbres, il n'en doutait pas. C'est vrai qu'on n'entendait pas non plus de bruit cette fois-ci. Paul avait une sensation inhabituelle mais plutôt agréable. Il se sentait léger, comme s'il flottait, nageait ou comme si quelqu'un d'autre marchait à sa place. Il avait complètement oublié Lasorcière, il a marché et marché, jusqu'à ce que la forêt commence à s'éclaircir, que l'herbe verte commence à remplacer les feuilles sèches et, finalement, il arriva dans une prairie sans fin. Il y avait peu de lumière, verte au-dessus de l'herbe, blanchâtre vers les bouleaux et bleuâtre au-dessus, comme un immense fleuve coulant lentement à l'horizon, là où la prairie rencontre le ciel.

Il se souvint des paroles de Lasorcière et voulut rentrer. Il pensa qu'il n'avait pas fait plus de quelques pas, donc Lasorcière ne devait pas être loin, d'autant plus qu'il se déplaçait en ligne droite. Au bout d'un moment, pensant qu'il s'en approchait, il décida de l'appeler. Au premier appel, le silence se brisa et des bruits commencèrent à se faire entendre partout, les arbres craquèrent, le vent siffla, les animaux hurlèrent, les oiseaux gazouillèrent avec excitation, et chaque pas qu'il faisait semblait briser d'énormes quantités de broussailles.

- Lasorcière! cria-t-il encore. Où es-tu?

Mais il ne reçut comme réponse que le hurlement d'une meute de loups. Il eut très peur, il se mit à courir sans direction précise mais ne reconnut rien. Il trébucha et tomba face contre terre sur une fourmilière.



Il se leva, se débarrassant frénétiquement des fourmis et de la terre, et aperçut une paire de semelles blanches, d'une taille sans précédent. Les jambes ressemblaient à des troncs de bouleaux, et d'en haut, sous la cime des arbres, un visage étrange se penchait vers lui, dont le front était sillonné de deux rides profondes.

- Pourquoi as-tu tué la paix? dit la créature avec reproche.

- Je n'ai rien tué du tout, répondit l'enfant. J'ai perdu mon amie, j'essayais de la retrouver.

- Depuis combien de temps la connais-tu? demanda la créature, la voix un peu plus douce.

- Eh bien... depuis environ une heure, je pense. Peut-être deux.

- Et tu peux dire qu'elle est ton amie, après une heure seulement ?

L'enfant ne sut pas trop quoi lui répondre. Il lui passa par l'esprit qu'il avait peut-être eu tort d'écouter quelqu'un qu'il avait à peine rencontré, d'autant plus que c'était une maison parlante.

- Tu dois arranger ça, lui dit cette créature. Tu dois dégager le chemin de ces branches.

- Mais quand je suis arrivé, il n'y avait pas du tout de branches, dit Paul.

- Tu n'es pas venu par ici, lui dit la créature. La plaine dont tu viens est en mouvement. Chaque jour, elle fait une lente rotation autour de la forêt, sinon elle s'ennuierait à mourir. C'est une plaine très précieuse.

- Et où mène ce chemin ?

- Tu le vois bien, nulle part.
- Et à quoi ça sert de le nettoyer ?
- Tu dois retourner dans les plaines chercher ton chemin. Cela peut prendre une journée entière. Pendant tes pérégrinations, tu nous brises les tympanes en craquant ces branches. Nous, les bouleaux, avons une ouïe très fine.



L'enfant se retourna et se mit à ramasser les brindilles sur le chemin. Il n'y en avait pas autant qu'il avait pensé au départ, il avait à peine fait trois tas avant de ressortir de la forêt. Après le premier tas, les animaux et les oiseaux se turent, après le second le vent, et après le dernier les arbres, de sorte que le silence revint complètement. Il s'arrêta même quelques instants, satisfait du silence obtenu, prit une profonde inspiration et chercha le visage de tout à l'heure, mais ne le trouva pas. Lorsqu'il sortit, il remarqua que Lasorcière se trouvait dans la plaine, non loin de là. Il courut vers elle, ouvrit la porte et, heureux, se mit à piétiner le sol.

- Tu me chatouilles, arrête, lui dit Lasorcière.

L'enfant s'allongea sur le lit, les bras croisés sous la tête.

- Tu n'obéis pas souvent, n'est-ce pas ? demanda Lasorcière, amusée.

- Es-tu vraiment mon amie ? demanda l'enfant au lieu de répondre.

- Tu peux dormir, si tu as sommeil, lui dit Lasorcière en évitant à son tour de répondre.

Les jambes de Paul lui faisaient un peu mal, maintenant qu'il était allongé, il ressentait de la fatigue, mais pas de sommeil.

- Tu dois savoir que je suis déjà arrivée, l'informa Lasorcière.

Paul se leva et fit une autre danse, piétinant une fois de plus le sol avec enthousiasme.

- Oui, tu n'obéis vraiment pas, reprit Lasorcière en riant.

Il quitta la maison et se retrouva parmi les chênes et les charmes du musée. Les fenêtres de la maison furent à nouveau éclairées de l'intérieur.

- Poursuis ton chemin, tu te feras d'autres amis, dit Lasorcière.





L'enfant descendit la colline et se tourna vers les moulins. Il s'arrêta à côté de Lablanche et voulut lui raconter ce qu'il lui était arrivé. Cependant, un rugissement s'entendit venant de la direction de Lechapeau et il se demanda ce que cela pouvait être. Le ciel était dégagé.



- Là où Lasorcière m'a emmené le ciel était différent, dit-il à Lablanche.
- C'est sa spécialité, répondit Lablanche. Les cieux...
- Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?
- La voisine prépare de la farine pour Hourèse. Il veut que tu la lui apporte. Il paraît que Hourèse a des invités et qu'il veut leur faire cuire des gâteaux sur la pierre chaude.
- C'est qui cet homme?
- Comment qui ? Celui qui t'a poussé à faire des hommes d'argile. Il avait encore quelques âmes cachées dans la maison, dans le grenier et dans la remise. C'est un grand passionné des âmes, il n'arrête pas de jouer avec elles. Mais cela ne dure pas longtemps, tu sais. Elles aiment toutes sortir dans le vaste monde. Il a donc pris l'habitude d'attraper une personne égarée dans la nuit et de lui demander de lui façonner le corps de quelqu'un. Il y a des potiers qui font encore des assiettes, mais cela ne sert pas pour loger des âmes. Tu as fait une grande chose pour lui, tu sais. Il a été très grincheux pendant plusieurs années. Il parlait tout seul et soufflait à travers le toit toute la nuit.

Le rugissement s'arrêta. Paul alla chez Lechapeau et trouva un sac de farine. Il faisait chaud. Paul sentait le grain fraîchement moulu, il se souvenait de cette odeur lorsqu'il allait avec son grand-père dans le moulin d'un village lointain.

- Traverse le lac avec le bac, tu y arriveras plus vite, lui dit Lechapeau. Regarde, il y a la maison du timonier, mais n'aie pas peur, il n'a pas encaissé



de taxe de passage depuis longtemps.

L'enfant trouva le bac et monta à bord. La roue tournait toute seule, rejetant l'eau. Il prit de l'eau dans ses mains et la passa sur son front et ses



joues. Elle était fraîche, ça le revigorait. En quelques instants, il atteignit l'autre rive.

- Merci! dit-il au bac, mais il ne lui répondit pas. Je te prendrai à nouveau, ajouta Paul.

- Il est muet, expliqua une voix enfantine.

Il regarda attentivement et vit trois petits animaux rassemblés : un hérisson, un castor et un écureuil.

- On traverse souvent avec lui, poursuit le hérisson. Plutôt par plaisir, on n'en a pas forcément besoin.

- Il n'a jamais parlé, ajouta le castor. Je ne suis ici que depuis trois ans environ, j'ai fait un barrage plus bas sur le ruisseau, près d'un pont. Je viens ici nuit après nuit pour bavarder avec des amis.

- Tu es drôle, dit l'écureuil. Tu dis des sornettes comme je n'en ai jamais entendues auparavant. Cela nous fait rire.

- Je pense que de sa vie il n'a jamais dit quelque chose de vrai, confirme le hérisson.

- Vous êtes envieux, les coupa le castor. Hourèse t'attend, ajouta-t-il.

L'enfant s'en alla vers la prairie, sur le chemin vivement éclairé par des réverbères. Il parvint à un calvaire bleu en pierre, là où la route bifurque, et s'arrêta quelques instants, indécis. A sa gauche, le sentier montait à la lisière de la grande forêt, c'était plus sombre et plus raide. Devant lui, la route semblait être une traînée de lumière qui continuait sans fin, traversant tous les mondes possibles.

- Même le droit chemin peut t'égarer, dit quelqu'un.

- C'est toi qui a parlé, le calvaire? demanda l'enfant.
 - Ne sois pas naïf, c'est moi, l'écureuil. Le calvaire ne parle pas. Au lieu de cela, il écoute tout ce que tu dis et le raconte à quelqu'un d'autre. C'est pourquoi il vaut mieux ne pas dire de mauvaises choses devant lui.



- Je croyais que tu étais resté au bord du lac, dit Paul.
 - Nous t'avons tous suivi, dit le hérisson. Nous étions curieux de voir par où tu irais.
 - J'aime mieux cette route, dit Paul en montrant devant. Mais je suppose que toutes les routes et tous les sentiers ont leur charme.
 - C'est Lasorcière qui pourrait mieux t'en parler, même si je ne suis pas certain que tu puisses comprendre.
 - De toute façon, elle dit n'importe quoi, intervint l'écureuil.



Et ce n'est pas une amie fiable. Une fois, elle m'a emmené dans une forêt et m'y a laissé pendant trois nuits, parmi des étrangers. Elle a ensuite dit, lorsqu'elle est venue me chercher, qu'il fallait que j'apprenne ma leçon, que j'avais été trop fier.

- Mais c'est vrai, dit le hérisson. Toute la journée tu te vantais d'être le plus beau et qu'il était normal que tout le monde soit à tes pieds.

- Eh bien, je suis vraiment joli, non? demanda l'écureuil.

- Tous les êtres ont quelque chose de beau, dit le castor.

- Et quelque chose de moche,



malheureusement, ajouta le hérisson.

- Même moi? demanda l'écureuil, mimant la tristesse, d'un ton affecté.

Personne ne lui répondit. Au-dessus de la forêt, il y avait un grand bruissement, comme si une bataille ou une tempête venait de commencer.

- Au secours ! cria une voix.

- Qu'est-ce qui se passe? demanda l'enfant.

- Les renards ont probablement encore attaqué les chats, répondit l'écureuil. Ils se rassemblent dans la forêt pour tenir conseil et les renards ont hâte de les attraper comme ça, groupés et l'esprit absorbé par des histoires.

- Au secours ! cria encore la voix.

Paul avait toujours son bâton à la main. Il courut vers la forêt, heurtant des troncs tombés, criant et faisant un bruit indescriptible. Il aimait les chats, il ne voulait pas les laisser en proie aux renards. Il en avait effectivement vu un pendant la journée, n'est-ce pas ? Apparemment, cela n'avait été qu'un éclaireur, maintenant ils étaient tous venus pour chasser.

- Au secours !

Le chat n'arrêtait pas d'appeler, mais il semblait encore s'éloigner, et à un moment donné, Paul ne savait plus où il était. Il avait laissé le sac de farine aux soins des trois petits animaux, à côté du calvaire. Il pensait avec nostalgie à un pain azyne sur l'âtre ou à du maïs cuit. Il se retourna plusieurs fois, à la recherche d'un repère. Il



faisait sombre, les vieux arbres se dressaient comme des ombres. Il n'y avait aucun rayon de lumière, ni la lune, ni aucune étoile, ni les lanternes des allées. Il avait juste couru vers la voix qui avait appelé à l'aide. Aucune piste n'était visible nulle part, et le bruissement de la bataille s'était pratiquement éteint.

- Il y a quelqu'un? demanda l'enfant.

Il y eut tout d'abord le hululement d'un hibou qui répondit quelque part au-dessus, puis il entendit le grondement et le rire d'un sanglier.

- Est-ce que quelqu'un m'entend ? répéta-t-il, et soudain de grands rires retentirent de tous les arbres.

C'était des rires diaboliques, une foule d'êtres qu'il ne pouvait pas voir s'était rassemblée, l'avait attiré là et se moquait de lui. Il saisit le bâton, le transforma à nouveau en fusil et tira un coup de feu en l'air.

- Je vais tous vous tirer dessus, leur dit-il d'un air menaçant, mais les voix se moquaient de lui encore plus fort.

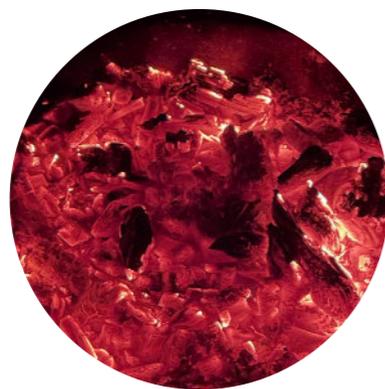
- Hé, par ici ! entendit-il, en reconnaissant la voix de l'écureuil.

Il ne pouvait pas le voir, mais il entendit sa voix. Les rires sonnaient de plus en plus fort, un véritable chœur plein de malice.

- Par ici, par ici, insista l'écureuil.

Paul sortit finalement de la forêt, effrayé, son cœur battant si fort qu'il semblait sauter hors de sa poitrine.





4

- Arrête d'essayer de sauver les chatons ! conseilla le hérisson. Ils ne savent que profiter de toi et n'ont aucune idée de la gratitude. Ils passent un bon moment lorsqu'ils trouvent un sauveur à attraper dans leur jeu. C'est pourquoi, quand les renards arrivent vraiment, personne ici ne veut les aider.

- Pourquoi ne m'as-tu pas arrêté, si tu le savais ? demanda Paul.

- Comment aurais-je pu ? Tu t'es enfui trop vite.

D'ailleurs, je t'ai appelé plusieurs fois, mais tu étais déjà déterminé à faire le héros et tu n'entendais que des voix de chatons en danger.

- Les chats sont généralement jolis, dit Paul.

- Pas aussi jolis que moi, intervint l'écureuil. Je suis le plus...



- Tais-toi, interrompit le castor. Prends la farine et partons ensemble !

Cinq enfants étaient assis sur des chaises en bois, deux garçons et trois filles. Ils engloutissaient avidement des petits pains plats, un peu brûlés par endroits. Dans l'air, il y avait une odeur de pain chaud et de fumée. Dans l'âtre, on voyait encore une braise qui s'allumait et s'éteignait, comme si quelqu'un soufflait périodiquement dessus pour la raviver. Paul hésita un peu, resta dehors et les regarda par la fenêtre. Ils semblaient avoir à peu près son âge et il y avait quelque chose de familier dans leurs mouvements, mais il ne pouvait pas dire quoi.

- Quelles affaires t'ont autant retardé ? lui demanda une petite fille et il reconnut immédiatement Anne.

Il fut si surpris qu'il resta bouche bée, la fixant depuis la porte. Il aperçut du coin de l'œil les visages des autres enfants, mais malgré le sentiment croissant de familiarité, il ne reconnut personne.

- Qu'est-ce que tu es venue faire ici ? bégaya Paul, reprenant enfin ses esprits.

- C'est quoi cette question ? dit Anne. C'est toi qui m'as amenée.

- Je n'ai amené personne, dit-il. J'ai juste modelé quelques petits hommes.

- Et où les as-tu pris ?



frământa-te cu roadele
grădini de lângă casă
și te vei înălța
în grădina cea mare
pomul va crește în timp
spirală va păstra
poezia în forfuri

- Dans mon esprit.

- Tu vois?

Bien qu'il fût encore abasourdi, il commença à comprendre.

Mais les autres enfants, il ne les reconnaissait toujours pas.

- Tu n'as pas à te souvenir de tout à l'instant. Tu ferais mieux de goûter ce pain, suggéra la fille en arrachant un morceau du pain qu'elle avait dans la main.

Le garçon goûta et se rappela à cet instant-là qu'il n'avait rien mangé depuis le déjeuner. Il finit donc son pain, en demanda un autre, et mangea également un épi de maïs cuit, dans les grains duquel il vit les lueurs et les ténèbres aperçues plus tôt dans les braises du foyer. Les autres enfants parlaient davantage entre eux et lançaient des coups d'œil de temps en temps à Paul et Anne, riant secrètement.

- Sortons un peu, dit Paul, un peu ennuyé.

Ils firent quelques pas autour de la maison, puis entrèrent dans le hangar, où le four de poterie brûlait encore.

- C'est étrange. Quelqu'un a fait cuire des pots tout à l'heure, a déclaré Paul. Mais il n'y avait personne dans les parages.

- Quand je suis arrivée, quelqu'un venait de sortir du hangar. C'était un petit vieil homme plutôt grincheux. Il marmonnait quelque chose, regardant toujours le four. Il me semble que le bois ne lui convenait pas, qu'il ne brûlait pas bien ou qu'il n'en avait pas assez, je n'arrivais pas à comprendre. Puis il nous a dit d'entrer dans la maison, en demandant pourquoi nous étions restés là à le regarder. Mais je suis encore restée dehors et j'ai parlé avec les autres enfants, nous

nous sommes souvenus les uns des autres, des aventures plus anciennes, chacun de nous. Nous avons ri assez fort et le grincheux nous a dit que nous ne pensons qu'à des bêtises, puis la maison a soufflé de la fumée sur les lucarnes du grenier. Cela nous a fait rire encore plus fort. Nous n'arrêtons pas



de nous souvenir de choses amusantes et nous avons prévu de t'en raconter quelques-unes quand tu arriverais ici, mais le grincheux nous a dit de ne pas faire ça, que tu serais probablement contrarié, que tous nos souvenirs ne seraient pas bons pour toi et que lorsque les souvenirs se mélangent, la vie devient très dure à supporter.

Il commençait à faire frais dehors, pas très froid, mais les deux enfants décidèrent de rester un moment de plus auprès du four. Ils contournèrent le hangar et regardèrent les assiettes, les tasses et les pichets sur les étagères. Certains étaient à peine façonnés, attendant leur tour dans le four, d'autres n'avaient été cuits qu'une seule fois, et sur les étagères du fond se trouvaient les pots déjà décorés, émaillés et cuits deux fois. Paul ouvrit la fenêtre en bois et, depuis l'allée, parvint la lumière jaune du réverbère.

Ils prirent chacun une assiette et regardèrent les dessins. Sur certains, ils trouvèrent le soleil, sur d'autres un coq ou un serpent, une spirale ou un arbre. C'étaient des couleurs vives, et alors qu'ils tenaient l'assiette dans

leurs mains, les formes commencèrent à bouger légèrement, la spirale tourna, comme un fil essayant de se rassembler en boule, le coq tendit son cou pour chanter, et le soleil brilla plus fort que les braises dans le foyer, quelques rayons passant juste au-delà du bord de la plaque, éclairant les recoins cachés de la remise. Un monde prenait vie dans ce petit espace, des couleurs joyeuses, vert, jaune, brique ou bleu, et, d'un plateau, un fil sauta sur le mur et s'enroula jusqu'au plafond, fit le tour de la pièce, puis se renoua sur le pot. C'était une ligne qui montait et descendait, des collines, des montagnes et des vallées profondes étaient tracées sur les murs, des étoiles, des mers, des rivières, des maisons, des prairies et des arbres, et cette ligne était comme un chemin qui semblait s'éloigner de tout, tout en tissant des liens inattendus entre eux.

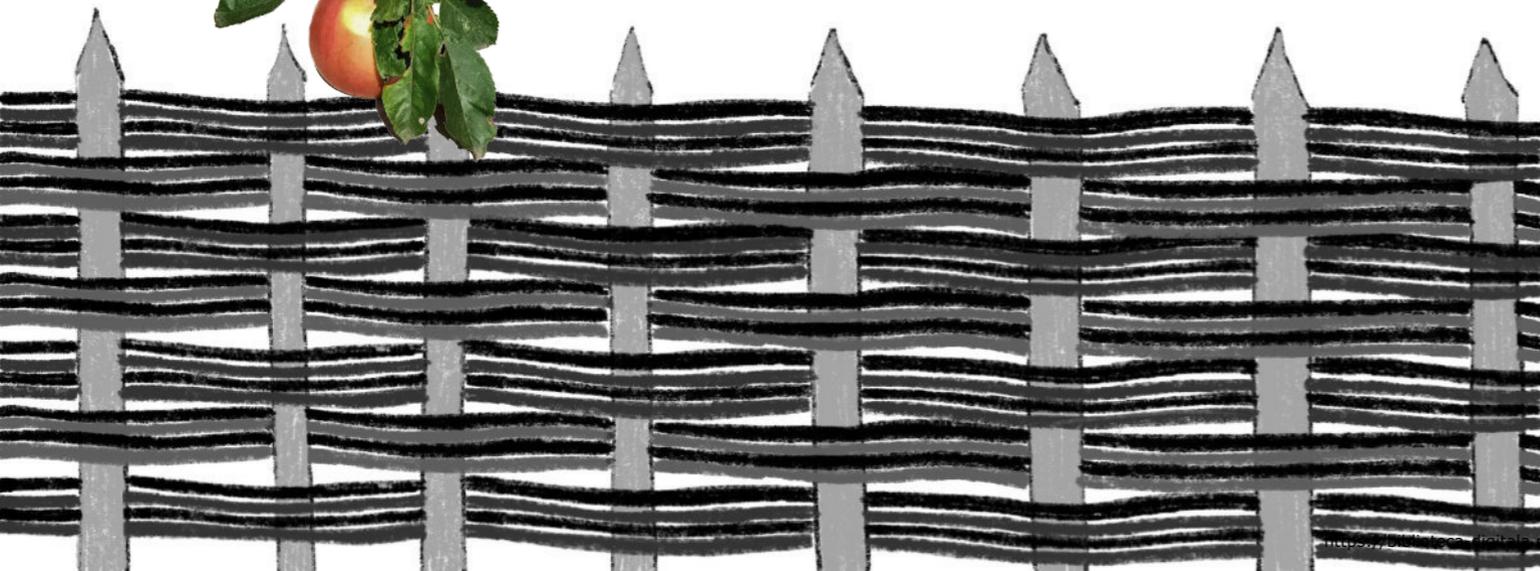


- Ça ne mène nulle part, remarqua Paul. C'est comme s'il voulait vraiment nous induire en erreur.

- C'est vrai, confirma Anne. Il tourne en rond et revient, à la fin, au même endroit.

Ils suivirent patiemment ce parcours sinueux. Par certains endroits, il était faiblement éclairé, comme si des réverbères semblables à ceux du musée étaient cachés quelque part. Par d'autres, les enfants pénétraient dans une brume laiteuse ou une ombre d'où ils ne distinguaient plus rien. Lorsqu'ils arrivèrent tous les deux au bout du chemin, ils reposèrent le plateau sur l'étagère et tout le monde disparut dans le mur de planches. Paul referma la fenêtre. Il faisait noir dans le hangar et ils sortirent dans la cour.

Ils allèrent plus loin où, près de la clôture, ils trouvèrent un pommier. Paul pris un fruit et le croqua. Il n'était pas encore mûr, et donc plutôt aigre. Ils grimacèrent et rirent tous les deux, mais croquèrent encore plusieurs



fois. Au-delà de la clôture, venant d'une des maisons voisines, ils entendirent quelqu'un soupirer.

Ils sortirent sur la route qui longeait la ferme par l'arrière, passèrent devant une maison sans cour et tombèrent sur une clôture trouée, à travers laquelle ils purent facilement se glisser. C'était une petite maison avec une terrasse en terre battue. Elle avait l'air malade. Dans la cour, il y avait un four de potier et un hangar ouvert, qui abritait une charrette remplie de paille, dans laquelle étaient placés des pots. Les sanglots semblaient cependant venir de plus loin, et ils longèrent une haie jusqu'au portail d'une maison sur deux niveaux, d'une élégance particulière. Elle avait de grandes fenêtres, des piliers étroits, et le bord de terrasse et l'avant-toit étaient fermés par des planches ajourées. Au coin de la maison grimpait une vigne épaisse qui se ramifiait sur le bord de la fenêtre de l'étage et sous les avant-toits. Elle avait de grandes feuilles et était pleine de grappes. Ces sanglots semblaient venir de quelque part au-dessus, et les enfants montèrent l'escalier en bois, ouvrirent la porte et entrèrent. Au milieu de la pièce se trouvait une table avec quatre chaises, et sur le mur faisant face au poêle se trouvait une lampe allumée à feu doux, qui donnait une lumière qui les aidait plus à deviner les choses de la maison qu'à les voir. Une porte menait à la deuxième pièce. De vieilles photographies de gens heureux, d'enfants jouant, de maisons, de clôtures et de vergers avaient été rassemblées dans un grand cadre.

- Qui sanglote ? demanda Anne.

- C'est moi, répondit une voix de femme, je m'appelle Latriste.

- Et pourquoi pleures-tu ?
- Je pleure parce que je me souviens de trop de joie.
- Où est-elle passée ? demanda Paul.



- Sortez et vous verrez de vos propres yeux, leur dit-elle.

Les enfants descendirent l'escalier en bois et, au lieu de sortir dans la cour par laquelle ils étaient entrés dans la maison, ils atteignirent un chemin étroit au bord d'un immense précipice. Ils marchèrent sur son flanc et virent qu'il avançait loin dans la nuit. De l'autre côté se trouvait un tapis roulant transportant du charbon, et au bout d'un moment, ils tombèrent sur de

hautes machines ressemblant à des robots qui creusaient ce gouffre, brisant et jetant dedans des maisons, des arbres, des wagons, des barils et tout ce qui se trouvait sur leur chemin. Ça sentait le charbon et la terre brisée.



Ils revinrent vers la maison et passèrent de l'autre côté,



escaladant un ravin, d'où ils purent voir un seul bâtiment, abandonné dans le champ : une église, à laquelle était rattaché le cimetière du village.

Ils entrèrent rapidement dans la maison et s'assirent gênés sur le lit.

- Il ne reste que l'église et son cimetière sur place, leur dit



Latriste. Tous les autres gisent maintenant au fond de ce gouffre, anéantis. Tout notre village a été mis en pièces pour obtenir le charbon, et maintenant les machines se déplacent vers les villages voisins. Ma sœur et moi, nous y avons échappé de justesse, nous avons été amenées ici, où nous nous sentons très bien, avons rencontré beaucoup de gens, avons vu et entendu d'innombrables histoires heureuses. En général, nous sommes heureuses, mais cela m'arrive d'être un peu triste, surtout après avoir fait une sieste. Je me réveille triste et je ne sais pas vraiment pourquoi. Ma sœur me dit : écoute, tu es si jeune et si belle, tout le monde t'admire, tu es comme une princesse sophistiquée, alors qu'à moi, les passants ne me jettent qu'un regard furtif. Tout le monde veut te parler, te regarder, c'est comme si tout le monde était ensorcelé en te voyant et ne pouvait plus s'en aller. Ne sont-ce pas là des raisons d'être joyeuse ? Et je pense qu'elle a raison, mais quelque chose me préoccupe encore, comme un désir, comme une personne chère qui me manque, qui s'est éloignée de moi et ne veut plus revenir. Elle s'est perdue on ne sait où, et quand je me réveille, je me sens tout aussi perdue, et voilà pourquoi je suis si triste.

- Je me sens parfois triste aussi, rétorqua Anne. Surtout quand je





suis fatiguée et que je fais une sieste l'après-midi. C'est comme si je ne me réveillais pas à la même heure, dans le même monde.

- Eh bien, soupira Latriste, il y a des mondes dans lesquels on a toujours envie de revenir, on a l'impression d'y avoir oublié quelque chose d'important et on veut le reprendre. Seulement nous ne l'obtenons plus jamais. C'est pourquoi c'est important d'apprendre à lâcher prise parfois.

-Il me semble que tu n'aies pas encore appris non plus, murmura la petite fille.

- Je n'ai plus le choix, expliqua Latriste. Mon chemin n'a que deux extrémités : ici et là-bas. Des milliers de nouveaux chemins vous attendent, les enfants.

- Tu nous ramènes ? demanda Paul.

- Vous n'êtes partis que quelques instants, répondit Latriste.

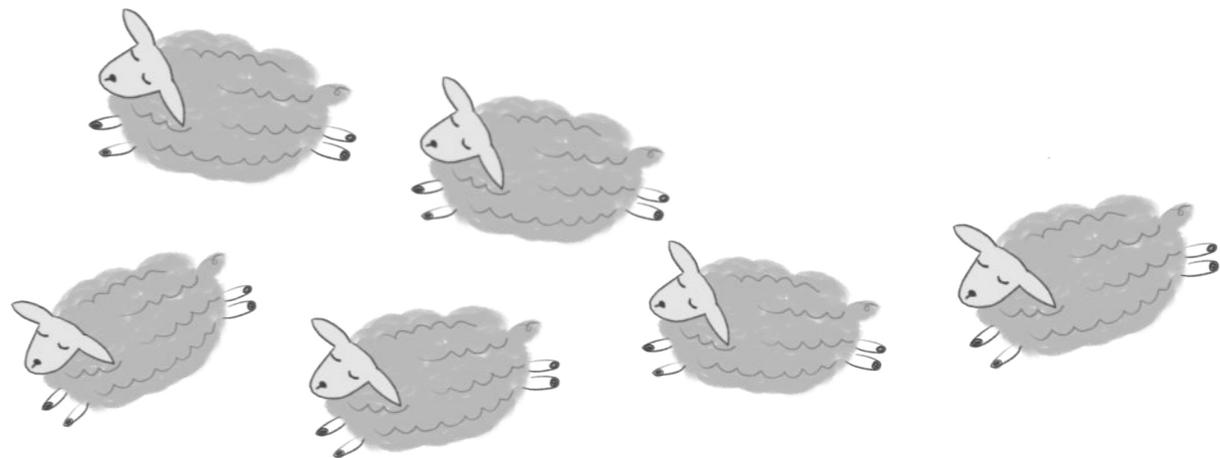
Lorsqu'ils se dirigèrent vers la porte, les photos sur le mur prirent vie. Les gens les saluaient joyeusement.

- Revenez de temps en temps, leur dit Latriste. J'ai aussi des histoires heureuses à raconter. Cette fois-ci vous êtes tombés sur une nuit pleine de doutes.



5

L'escalier de bois grinça de nouveau sous leurs pas. Ils se mirent à descendre, passèrent devant un enclos où un troupeau de moutons s'était abandonné à un sommeil insouciant. Seul un âne brun était resté debout, ruminant quelques vieux souvenirs.





Ils descendirent entre les maisons, traversèrent une autre allée et arrivèrent à un sentier qui conduisait, du côté d'un champ de blé, à un pont de bois. Le pont avait un toit de bardeaux, comme une maison, sauf qu'il était étroit et long. Le chemin de gravier se poursuivait, une dizaine de mètres avant d'entrer sur le pont, par une allée en bois. Sur l'un des panneaux, ils virent quelque chose d'écrit à la peinture blanche et, dans la lumière généreuse de la lune, ils parvinrent à déchiffrer :

- Vous passez l'eau qui ne s'arrête pas, les anciens couloirs de lumière, la montagne, la mer, la plaine et le delta.

Puis, à chaque étape, d'autres messages apparaissaient.

- L'enfance vit dans une maison du bosquet, où le bois travaille encore pour l'homme, après que la scie, la hache, l'écharnoir et les mains de l'artisan lui rendent la paix. Peut-être que vous ne le croyez pas, mais d'anciens secrets sont révélés dans les églises, à droite et à gauche du passage. Courez sans arrêt sur des chevaux de bois. Les portes, les portes restent ouvertes. Découvrez à qui appartient le livre, à qui appartient ce village. Lisez attentivement, laissez votre cœur comprendre!

Les enfants se demandaient ce que tout cela signifiait et, après chaque phrase, ils regardaient le champ de maïs, les arbres, le ruisseau qui coulait sous le pont, un chemin dans l'herbe, l'ombre immense de la montagne, le lac... Tout cela semblait être pris d'une attente calme et Paul se demanda si c'étaient eux qui les regardaient et non l'inverse.

Sur le pont, on entendait le ruissellement de l'eau et un double écho de pas et de pensées. Deux grands cœurs étaient dessinés sur les parois, d'un côté et de l'autre, comme s'ils se reflétaient. Des fils colorés en partaient vers le haut, formant un tissu clairsemé au plafond, avec des cercles rouges au milieu.

Lorsqu'ils baissèrent les yeux, ils aperçurent, à l'autre bout du pont,

trois petites ombres, dans lesquelles Paul reconnaissait les animaux qu'il avait rencontrés plus tôt.

- Votre amie est jolie, dit le hérisson.

- Mais pas plus jolie que moi, intervint l'écureuil.

- Je ne sais pas quoi dire... dit le castor. Écoute, si tu es toujours là, laisse-moi te montrer où j'habite.

Ils s'approchèrent tous du cadre d'une fenêtre et le castor leur montra un barrage en aval.

- Il grignote encore du bois, dit le hérisson. Je ne comprends pas comment il peut vivre sous l'eau.

- J'ai peur qu'un jour je n'ai plus d'arbres pour me percher, dit l'écureuil. Les gens m'admirent davantage quand ils me voient sauter d'une branche à l'autre. Tout le monde n'a pas mes compétences.

- Même pas ta modestie, observa le hérisson, et le castor se mit à rire en acquiesçant de la tête.

- Enfin, on te laisse, dit l'écureuil. Nous étions juste de passage.

- En marchant dans l'autre sens que vous, dit le hérisson.

Les enfants descendirent du pont dans une petite forêt d'aulnes. Ils marchèrent et rencontrèrent une vieille femme.

- Où allez-vous ? leur demanda-t-elle.

- Nous ne savons pas, répondit Anne. On marchait tout simplement.

Mais où allez-vous à cette heure tardive ?

- J'ai cueilli des plantes médicinales qui ne fleurissent que la nuit. C'est moi seule qui connais leur secret.

- C'est toi, Lasorcière ? lui demanda Paul.



- Moi-même.

- Tu n'as pas peur du noir qui te surprend sur les chemins ?

La vieille femme éclata de rire.

- Il ne m'a jamais surpris. Mais vous n'avez pas sommeil ?

- Pas encore, dit le garçon. On fait encore quelques pas ici, puis on retourne sur le pont et on dormira peut-être chez Hourèse. Il fait chaud là-bas.

- Quel pont ? demanda Lasorcière.

Les enfants se retournèrent et s'étonnèrent de voir que là où se trouvait le pont, il n'y avait plus que le bosquet d'aulnes, de plus en plus dense, et plus sombre.

- Que faisons-nous maintenant ? demanda Anne, tremblant de peur.

- Le chemin de retour se fait parfois avec plusieurs détours, leur dit Lasorcière.

- Peut-être entrerons-nous dans une maison par ici et elle nous conduira là d'où nous venons, dit Paul. Ou mieux encore, nous venons avec toi.

- Il n'y a pas de maison, comme vous pouvez le voir. Toutes les maisons n'ont pas une âme. Le chemin se trouve la plupart du temps par le biais d'une bonne action. Et vous ne pouvez pas venir avec moi, je marche toujours seule.

- Quelles bonnes actions ? demanda Anne. Oh, mais pourquoi ne suis-je pas dans mon lit, dormant paisiblement ?

- Par exemple, ces herbes peuvent sauver la vie de quelqu'un. Il y a un homme ici qui s'occupe des chevaux. Il est très malade. Si vous lui apportez ces herbes, il ira bien. Soyez juste à l'heure.

- Tu n'as pas dit que tu pouvais reporter le temps ?

- Non. Je disais que le temps n'est jamais le même. Certaines nuits durent quelques heures, d'autres peuvent durer des semaines.

- Alors, tu vois ?





- Le temps est beaucoup plus précieux quand quelqu'un souffre.
Paul prit le panier et Lasorcière leur montra où sortir du taillis.

- Tu ne viens pas avec nous ? insista Anne.
- J'ai encore quelque chose à ramasser,
répondit la vieille femme. Une plante secrète, avec laquelle je peux coller deux vies ensemble. Allez, bonne route !



Les enfants marchèrent longtemps. Les jambes leur faisaient de plus en plus mal et le taillis ne semblait pas s'arrêter. De l'écorce noire des arbres émergeaient des ombres aux longues jambes, aux bras énormes et aux têtes multiples, grognant d'ennui ou sifflant de façon menaçante. D'autres ombres se rejoignaient et se cachaient dans le sol ou derrière les arbres. Anne tremblait de plus en plus.

- Tu regrettes d'être venue ? lui demanda Paul.
- J'espère juste qu'on en finira d'une manière ou d'une autre, répondit-elle.

Marchant toujours à travers la forêt, ils atteignirent une porte. Il n'y avait pas de clôture, rien qu'une porte en bois parmi les aulnes. Sur son cadre était écrit, en haut, seulement ceci : « Cherchez les signes ! ». Paul l'ouvrit et voulut laisser passer Anne. A travers la porte, on apercevait le même taillis d'aulnes. Anne lui dit de passer en premier, et il franchit le seuil et se retrouva dans une lumière aveuglante. Il ne pouvait rien voir d'autre que la lumière, malgré ses tentatives pour habituer ses yeux.

- Es-tu passée? demanda-t-il à la fille.
- Je suis passée, mais la lumière est trop forte et je ne vois rien.
La voix de la jeune fille se fit entendre de très près et Paul tendit une

main vers elle, comme un aveugle.

- Où es-tu ? lui demanda-t-il.

- Ici, répondit-elle près de lui, mais sa main n'arrivait pas à la rattraper.

- Je pense que nous nous sommes définitivement égarés, dit Anne. Au moins dans cette obscurité je pouvais entrevoir quelque chose. Cette lumière nous a aveuglés pour de bon.

Ils continuèrent d'avancer, se demandant où ils étaient, jusqu'à ce que Paul frappe quelque chose de dur avec sa main. Il tapota sur ce qui lui semblait être une autre porte. Il l'ouvrit et franchit le seuil. A sa grande surprise, déçu, il se retrouva parmi les aulnes de tout à l'heure, près de la porte par laquelle il était entré. Quand Anne passa également, elle se souvint qu'elle devait chercher des signes. Ils regardèrent dans toutes les directions et découvrirent des éclats de pots, comme ceux qui se trouvaient dans la cour plus tôt. Paul en ramassa un, cherchant un signe précis, mais Anne remarqua qu'ils dessinaient tous une certaine forme sur le sol. C'était encore un arbre, d'où partaient des racines, avec un tronc de plusieurs mètres de long et de nombreuses branches partant dans toutes les directions. Aux extrémités de certaines d'entre elles étaient dessinés un lac, un soleil, un coq, un chien, une maison, un homme et d'autres choses encore.

- Allons en direction de la maison ! proposa Anne.

- Allons plutôt en direction de l'homme, dit Paul, car c'est lui qui a besoin de ce remède.

La jeune fille accepta, ils continuèrent en direction de l'homme et bientôt ils tombèrent sur un chemin vert, les aulnes furent remplacés par des chênes, des charmes et, de ci de là, un hêtre. Il y avait un peu plus de visibilité et donc ils reprirent courage. Mais ils trouvèrent rapidement une autre porte, qui fermait le chemin. Paul voulut l'ouvrir, mais elle était verrouillée. Sur le cadre il était écrit ceci : « Deux âmes sœurs soupirent tristement jusqu'à





l'aube. Garde deux fleurs avec amour. Mets-les au seuil de la porte à la fin de la nuit. Deux âmes se séparent pour faire deux fois du bien. La véritable amitié va résister à n'importe quelle épreuve”.

- Les deux sœurs Latriste, dit Paul, et la porte s'ouvrit, leur faisant de la place pour passer.

Au-delà, ils entrèrent dans une allée éclairée par des réverbères et reconnurent le musée. L'air était agréable, les grillons chantaient, les ombres avaient été englouties par la terre. La pleine lune était juste au-dessus d'eux et une traînée brillante d'étoiles suivait exactement le trajet du chemin de terre.

- C'est si beau! dit Anne en poussant un soupir de soulagement. Comme ce serait bien si toutes les routes ressemblaient à ça !

- Si seulement nous restions à jamais ensemble sur ce chemin, pensa Paul à haute voix et eut immédiatement honte, mais le sourire heureux de la jeune fille lui donna confiance.

- Je vais chez les deux sœurs, dit Anne.

- Je vais chez le gardien des chevaux, dit Paul. Nous nous reverrons sur ce chemin.

La jeune fille trouva facilement les maisons des sœurs Latriste et saupoudra de fleurs le pas de leur porte. Les femmes la remercièrent en lui disant qu'elles vivraient désormais des années sans pleurer, ne se souvenant que des événements heureux. Il fallut un peu plus de temps au garçon pour atteindre le gardien des chevaux, mais dès qu'il goûta aux pétales des fleurs il se leva immédiatement du lit.

- J'ai failli crever, dit-il. Tiens, pour rentrer vite, prends ce cheval, il sait courir comme aucun autre, il peut même voler, si tu lui



demandes.

L'enfant monta à cheval et se dirigea en un clin d'œil vers l'allée éclairée. Il trouva la fille qui monta pour chevaucher à ses côtés.

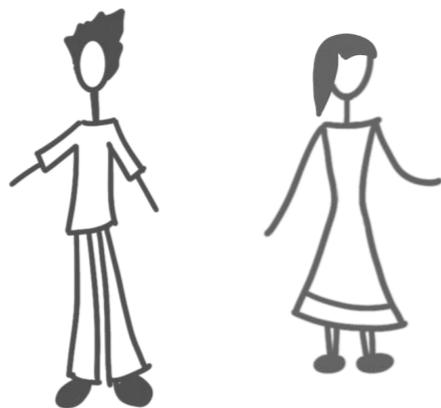
- Maintenant vole! demanda le garçon, et soudain le cheval s'envola au-dessus du musée, survola le calvaire bleu, vit Hourèse souffler, fit signe aux sœurs Latriste, vola parmi les moulins à vent, qui se retournaient pour mieux les voir, puis grimpa en haut de tout, vers le chemin des étoiles, d'où ils virent des montagnes, des forêts et des eaux, des villes et des villages aux milliers de feux ardents, un monde sans fin, où les routes sombres croisaient les lumineuses, rendant possible toute errance, mais aussi toute retrouvaille.

Puis ils descendirent l'allée, se rendirent chez Hourèse et, accablés de fatigue, s'endormirent sur le simple lit de planches. Les autres enfants n'y étaient plus et, avant qu'ils ne se laissent prendre par le sommeil, Paul se souvint qu'il s'agissait d'anciens camarades de classe de maternelle à qui il avait promis une amitié éternelle et qu'il avait complètement oubliés dès qu'il s'était trouvé de nouveaux amis à l'école. Il se sentait désolé, il voulait les interpeller, leur demander pardon et leur promettre qu'ils redeviendraient amis, mais le sommeil, bon ami de l'inconstance, l'avait pris dans ses filets.

Il s'endormit, rêvant d'abord qu'il flottait au-dessus de la terre, puis voyageant parmi les étoiles, et enfin rêvant de marcher tranquillement, la nuit, le long d'une rue éclairée par des réverbères, écoutant des grillons et tenant la main d'une jeune fille aux boucles dorées.

Quand il se réveilla, il porta les mains aux yeux, repoussant complètement le sommeil. Il faisait chaud chez Hourèse, le lit était





un peu dur, mais il s'était bien reposé. Il s'étira un peu pour se dégourdir et appela la fille, mais elle ne répondit pas. Il ne restait plus qu'une miche de pain sur l'âtre, il l'attrapa, en prit une bouchée et sortit sur la terrasse en terre battue. Il appela de nouveau son amie, puis sortit dans la cour et vit les cinq figurines en argile gisant près du coin de la maison.

- Je la rencontrerai à l'école, se dit-il, avec une énorme vague d'enthousiasme lui envahissant la poitrine.

Il partit pour le lac, où il savait que son père était resté. Il le retrouva assis sur le banc, regardant les moulins à vent de l'autre côté du lac.

- Tu en as mis du temps, dit-il à l'enfant. Tu m'avais dit que tu faisais juste un petit détour pour jouer avec un bâton. Le soir approche, il va falloir repartir pour la maison.

- Je croyais que nous étions le matin, répondit mystérieusement l'enfant.

- Qui t'a donné ce pain plat? demanda le père.

- Une maison me l'a donné, répondit l'enfant en le mordant à nouveau.

- Quoi ?! redemanda le père.

- Non, pardon, un homme me l'a donné. Il était très gentil.

Son père lui sourit chaleureusement. Avant de partir, ils s'arrêtèrent quelques instants pour voir quelques créatures de brume danser sur le lac, s'élever au-dessus des moulins et courir vers les montagnes.

